

Ce qui crie

Marie-Paule Grimaldi

Numéro 252, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78007ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grimaldi, M.-P. (2015). Ce qui crie. *Spirale*, (252), 78–80.

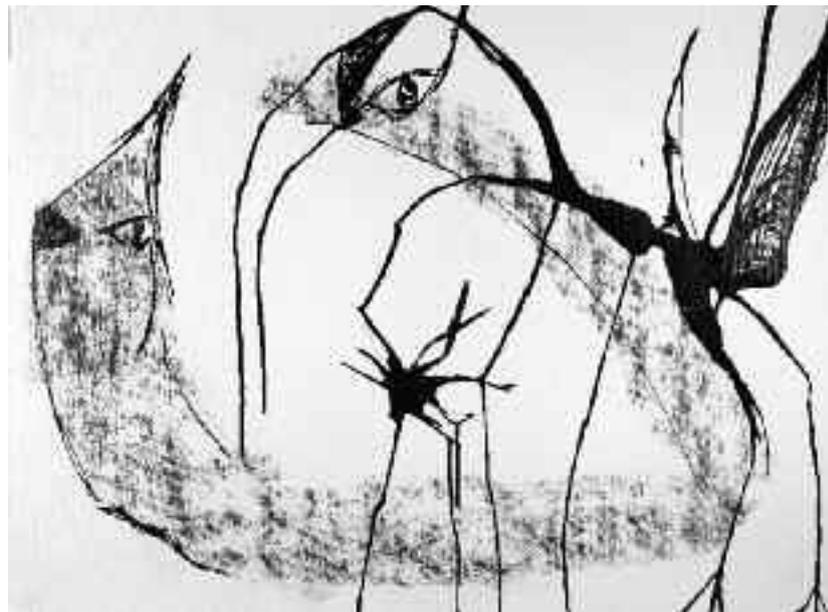
Ce qui crie

PAR MARIE-PAULE GRIMALDI

L'ère ne manque pas d'opinions, mais on peut se demander si elle ne manque pas de questions signifiantes. Les médias abondent d'avis, de coups de gueule et d'analyses spontanées, la voix du peuple a de nombreuses tribunes libres dans le monde virtuel. On la retrouve fauve, féroce, bondissante à l'aorte d'à peu près tous les sujets, et pourtant cette persistante impression de vide dans le tumulte ambiant. La pluralité de perspectives est là, aux premières lignes de l'émergence de la parole, les vox-pop n'y manquent pas avec de percutants « Êtes-vous pour ou contre le froid? ». Dans son monologue *L'appel au festin ou Crissez-vous la paix avec vos osties de vox-pop*, Véronique Côté rêve de répondre par la poésie à cette vacuité qui empoisonne les mots et détourne la pensée.

Et si, pour désarçonner les discours désincarnés, il s'agissait plutôt de poser une question poétique? Juste pour voir, juste pour essayer. À répondre en 250 mots : *Si tu écoutes, qu'est-ce qui crie?*

Faire l'essai, pour que le texte tente d'être ce possible, soit l'espace de tissage d'une pensée, plutôt que le vain remplissage de *comment-taires* à la fine pointe d'une *ex-pression*. L'écriture se propose ici comme expérience sensible, à savoir si le texte peut devenir cet entre et cet antre, cette grotte de résonance. Les réponses n'argumentent pas entre elles mais proviennent du même écho, elles vibrent aussi autrement en présence des autres, placées en relais. Les trois personnes interrogées n'ont pas été choisies au hasard : ce sont des gens de terrain et de lutte dont la parole fait un avec le corps, et la pensée investit



Alexandra Cloutier, *Espace féroce*, 2015
encre et fusain sur papier, 46 x 61 cm

chaque geste. Ils ne s'illustrent pas par la grandeur de leurs réalisations, et on les questionne peu souvent.

Johanne Roussy, artiste multidisciplinaire et relationnelle, spécialisée en sculpture et en architecture sociale depuis plus de vingt-cinq ans et étudiante à la maîtrise en communication, fondatrice de l'Atelier de la 8^e île, consacré à l'art social et aux résidences d'artistes à Sept-Îles, militante autour des questions de ressources naturelles et des relations avec les premiers peuples :

« *Identité*

Pour la chair, le silence absolu est la mort. Je le sais, j'ai marché seule sur

une île brumeuse au plafond si pesant, qu'entre chaque pas... mon cœur qui bat.

Quand j'écoute le silence, il y a des chuchotements.

Il me faudra cultiver mon œil absolu pour tout entendre bien. Entendre l'amour pour le vrai – qui laisse ses traces, lui – dans l'histoire. Sinon, pourquoi se souvenir? Sinon la guerre.

Hors de la gran'ville, les chuchotements identitaires sont tus, coupés à la racine à coups de lois par des bûcherons robots. Austérité.

Plus jamais le silence, il faut crier désormais. Vital pour l'amour pour le vrai.

Des questions? On peut s'en poser en lisant *À nos amis*. Si dans son premier texte, le collectif anonyme incitait avec intransigeance à l'insurrection, il examine cette fois de manière non moins radicale l'état des lieux après tant de soulèvements populaires à l'international sans qu'advienne pourtant de révolution. Pour eux, « *une menuiserie ou un atelier mécanique coopératifs seront aussi pénibles que le salariat s'ils se prennent eux-mêmes pour but, au lieu de se concevoir comme moyen dont se dote le commun* ». L'économie sociale et solidaire, comme solution de remplacement au capitalisme, n'est perçue que comme « *une alternative au combat* », « *l'autre mâchoire de son dispositif* » contre-insurrectionnel qui « *le préserve même de toute remise en question* ». Un constat exigeant et dérangent, qui nous invite à ne pas étouffer les cris qui courent, d'aucune manière.

Le bloc d'artistes du Centre des travailleurs et travailleuses immigrants était en résidence début 2015 dans un local de la Plaza Côte-des-Neiges (centre commercial au cœur de ce quartier montréalais qui regroupe des gens d'une cinquantaine de provenances ethniques), à l'initiative de la compagnie de théâtre Projet MÛ qui y tiendra un événement performatif pendant le Festival TransAmériques 2015. Une des activités proposées par le bloc d'artistes du CTI était en collaboration avec le MUR (Mexicains unis pour la régularisation) et s'intitulait *L'art dans la résistance : pour un Ayotzinapa à Montréal*, autour de la disparition et du meurtre des quarante-deux étudiants mexicains à l'automne 2014 et des politiques d'immigration canadiennes qui ne reconnaissent pas les violences politiques au Mexique. Inti Barrios, comédienne et membre des deux groupes, présentait une performance et une vidéoconférence

depuis Mexico. Elle a reçu la même question (sa réponse de *Ilorona* a été librement traduite).

*« Si tu écoutes, qui crie ?
Crient les assassins du monde
pendant qu'ils trouent la terre
en essayant de faire disparaître les corps
brûlés,
pourris,
violés.*

*Les disparus crient leur nom
pour ne pas être oubliés :
Je suis Juan ! J'ai 22 ans, je suis le fils de
Petra et de Ramon !
Je m'appelle Luis Angel. Je suis étudiant !
Il n'est pas revenu à la maison depuis le
26 septembre.
Je m'appelle Estela ! Tu m'entends ? Je ne
sais pas d'où je viens,
mais avec moi il y a plus, derrière le mur
j'écoute les plaintes et les cris :
noyés,
éteints.*

*Comment je préfère mourir ? crie le politicien
de sa tribune, pendant qu'un maquilleur
colore de rouge ses joues et ses lèvres.
Je le déporte ?
Je l'assassine ?
Je lui enlève sa terre ?
Ou je l'ajoute à ma liste d'invités à la
grande fête de la simulation ?*

*Apporte ton journal ! Apporte-le et
découvre le dernier cri de mode chez les
oiseaux de notre pays.*

*Enlèvement, vol, extorsion, torture, et ce
n'est pas tout : c'est gratuit !*

*Crient l'ouvrier licencié
et la femme au foyer oubliée ;
et mes tripes crient leur faim de justice
et de tendresse...*

*Crie l'immigrant depuis la maigreur de sa
voix
et depuis la forte racine qui le traverse.
Sa voix voyage à la vitesse du train qui
l'emporte
jusqu'aux sillons de la terre qu'il travaille
pour d'autres ;
des tempêtes pour partager son invisible
présence en terre neuve... Il n'a rien
demandé qui ne lui
appartenait.*

*La terre aussi crie, parfois son corps blessé
lui fait mal
et d'autres ont demandé aussi la ten-
dresse, comme je l'ai fait ce matin
quand j'ai dit ton nom. »*

Les cris, si bruts, nous entraînent pourtant vers la complexité et la nuance, vers le sensible. Dans *Comment sauver le commun du communisme* (Le Quartanier, 2014), Érik Bordeleau nous dit : « *C'est par leur composante distincte et obscure que les êtres entrent en résonance. Pour accueillir la singularité d'autrui, il faut apprendre à veiller sur ce qui en soi reste indéterminé.* » Si chacun porte son cri, nous pouvons placer entre la multitude une écoute, une éthique et certainement une vigilance qui va bien au-delà d'un « Je suis Charlie ». Nous pouvons placer dans cet entre un désir de vie, de beau, de bienveillance et de guérison, ne serait-ce que pour refaire ses forces, ne serait-ce que pour se battre, pour faire jaillir *La vie habitable*, comme le suggère Véronique Côté dans le livre du même nom. Comme l'écrit Rinatu Coti : « *Ce cri est l'appel d'aujourd'hui à une œuvre de vie et de sauvegarde ; il ne peut être l'ultime convulsion qui amène la mort avec elle.* » †

Lancement-table ronde-projection

23 avril 2015, 17 h

Spirale, n° 252, printemps 2015

Robert Hébert, *Derniers tabous*, « Nouveaux Essais Spirale », Nota bene, 2015

Concerning Violence, Göran Ollson (Suède, 2014, 89 min)

Au Bar Salon
de la Cinémathèque québécoise

